

On cultive surtout, dans cette partie de la Mantchourie, le cotonnier à tige herbacée ; il fournit du coton avec une abondance extraordinaire. Un *Meou*, ou quinze pieds carrés environ, en donne ordinairement jusqu'à deux mille livres. Les fruits du cotonnier croissent en forme de gousse ou de coque, et atteignent la grosseur d'une noix. Cette coque s'ouvre à mesure qu'elle mûrit, se divise en trois parties, et met à nu trois ou quatre petites houppes de coton, qui contiennent les graines. Pour séparer la graine, on se sert d'une espèce d'arc bien tendu, dont on fait vibrer la corde sur les petites pelotes de coton ; après avoir réservé les semences pour l'année suivante, le restant des graines est employé à faire une huile que l'on pourrait comparer pour sa qualité à celle du lin. La partie haute de la Mantchourie est trop froide pour permettre la culture du cotonnier ; mais elle en est dédommée par ses abondantes récoltes de blé.

Outre ces productions, qui sont communes à la Chine, la Mantchourie en possède trois qui lui sont particulières. — L'orient de la barrière de pieux, dit un proverbe, produit trois trésors (*San pao*, en chinois) (1), ce sont, le *jin-seng*, la peau de zibeline et l'herbe de *Oula*.

La première de ces productions est connue depuis longtemps en Europe ; aussi n'avons-nous pu nous expliquer, qu'une académie savante ait osé, il y a quelques années, élever des doutes sur l'existence de cette plante, et demander sérieusement aux Missionnaires, si l'on ne devait pas la mettre au nombre des *êtres fabuleux*. Le

(1) Les Mantchous disent : *Ilan Baobai*, et les Mongols *Korban er-deni*. Dans le Thibet, on les nomme *Tchok-Soum*.

*jin-seng* est peut-être la branche de commerce la plus considérable de la Mantchourie ; et il n'est pas de petite pharmacie, en Chine, où on n'en trouve au moins quelques racines.

La racine du *jin-seng* est pivotante, fusiforme et très-raboteuse ; rarement elle atteint la grosseur du petit doigt ; et sa longueur varie de deux à trois pouces. Quand elle a subi la préparation convenable, elle est d'un blanc transparent, quelquefois légèrement coloré de rouge ou de jaune. Rien ne nous a paru mieux ressembler à cette racine, que les petits rameaux de stalactites.

Les Chinois disent des merveilles du *jin-seng* ; quoiqu'il y ait beaucoup à rabattre sur les étonnantes propriétés qu'on lui attribue, on ne peut s'empêcher d'avouer que c'est un tonique qui agit avec succès sur l'organisation des Chinois. Les vieillards et les personnes faibles s'en servent, pour combattre leur état d'atonie et de prostration. Les médecins chinois disent assez communément, que l'usage du *jin-seng*, à cause de la grande chaleur qu'il excite dans le sang, serait plus nuisible qu'utile aux Européens, qui jouissent d'eux-mêmes d'un tempérament très-chaud. Quoi qu'il en soit de ce spécifique si prôné par les Chinois, et quelquefois si ridiculisé par les Européens, il est d'une cherté étonnante : une once se vend jusqu'à dix ou quinze taels d'argent. Ceux qui ont eu occasion d'étudier le caractère des Chinois, ne feront pas difficulté de penser que cette cherté même ne contribue pas peu à donner tant de célébrité au *jin-seng*. Les riches et les mandarins ne l'estiment tant, peut-être, que parce qu'il n'est pas à la portée du pauvre. Il en est beaucoup certainement qui

n'en font usage que par ostentation, et pour acquérir le frivole renom de faire de grosses dépenses.

La Corée produit du jin-seng, on le nomme *Kao-li-seng* ; mais il est d'une qualité bien inférieure à celui qu'on recueille en Mantchourie (1).

Le second trésor de la Tartarie orientale est la peau de zibeline ; elle coûte aux chasseurs des dangers et des fatigues incroyables : aussi est-elle d'un prix excessif, et destinée au seul usage des princes et des grands dignitaires de l'empire. Il n'en est pas ainsi de l'herbe de *Oula* ; ce troisième trésor de la Mantchourie est au contraire à la portée des plus pauvres. Le *Oula* est une espèce de chaussure faite avec du cuir de bœuf ; quand on la garnit d'une certaine qualité d'herbe qui croît seulement en Manchourie, et qu'on nomme herbe de *oula* (*oula-tsaou*), on éprouve aux pieds une chaleur douce et bienfaisante, même pendant le temps des plus grandes froidures. Cette herbe de *oula* se vend à vil prix ; et c'est, sans contredit, par cet endroit qu'elle mérite véritablement le nom qu'on lui a donné. Pendant que les deux autres trésors vont entretenir l'orgueil et le luxe des grands, celui-ci réchauffe les pieds du pauvre et du voyageur auxquels l'indigence interdit les bottes fourrées et les chaussures élégantes.

Comme nous l'avons dit plus haut, les Tartares Mantchous ont presque totalement abdiqué leurs mœurs pour adopter celles des Chinois ; cependant, au milieu de cette transformation de leur caractère primitif, ils

(1) Depuis quelques années les Américains cultivent chez eux le *jin-seng* avec assez de succès et en font l'objet d'un commerce considérable. (1852.)

ont toujours conservé une grande prédilection pour la chasse, les courses à cheval et le tir de l'arc. Dans tous les temps, ils ont attaché une importance étonnante à ces divers exercices ; et pour s'en convaincre, il n'est besoin que de parcourir un dictionnaire de la langue mantchoue. Tout ce qui a rapport à ces exercices est exprimé par des mots propres, et sans qu'on ait jamais besoin d'avoir recours à des circonlocutions. Il y a des noms particuliers, non-seulement pour les différentes couleurs du cheval, pour son âge et ses qualités, mais encore pour tous ses mouvements. Il en est de même pour tout ce qui regarde la chasse et le tir de l'arc.

Les Mantchous d'aujourd'hui sont encore d'excellents archers. On parle surtout beaucoup de l'habileté de ceux qui appartiennent à la tribu des Solons. Dans toutes les stations militaires, l'exercice de l'arc se fait à des jours réglés en présence des Mandarins et du peuple. Trois mannequins en paille, de la hauteur d'un homme, sont disposés en ligne droite à vingt ou trente pas l'un de l'autre ; le cavalier se place sur une ligne parallèle, distante de la première d'environ une quinzaine de pas ; son arc est bandé et la flèche prête à partir. Dès que le signal est donné, il pousse son cheval au grand galop, et décoche une flèche sur le premier but ; sans s'arrêter, il retire une seconde flèche du carquois, bande l'arc de nouveau, et lance la flèche contre le second mannequin ; puis il fait ainsi de la même manière une troisième fois, sur le troisième mannequin. Pendant ce temps le cheval va toujours ventre à terre, suivant la ligne tracée ; de sorte qu'il faut se tenir toujours ferme sur les étriers, et manœuvrer avec assez de promptitude pour ne pas se

trouver trop éloigné du but qu'on veut frapper. Du premier mannequin au second, l'archer a beau se hâter pour prendre sa flèche du carquois et bander l'arc; il dépasse ordinairement le but, et est obligé de tirer un peu en arrière; au troisième coup, le but étant très-loin, il doit décocher la flèche tout à fait derrière lui, à la manière des Parthes. Pour être réputé bon archer, il faut ficher une flèche dans chaque mannequin. « Savoir « décocher une flèche, dit un auteur manchou, est la « première et la plus importante science d'un Tartare; « quoique la chose paraisse facile, les succès sont pour- « tant très-rares. Combien qui s'exercent jour et nuit! « combien qui dorment l'arc entre les bras! et cepen- « dant où sont ceux qui se sont rendus fameux? Les « noms proclamés dans les concours sont-ils nombreux? « Ayez le corps droit et ferme, évitez les postures vi- « cieuses; que vos épaules soient d'une immobilité iné- « branlable.... Enfin fixez chaque flèche dans son but, « et vous pourrez vous réputer habile. »

Le lendemain de notre arrivée à la ville militaire de *Kou-Kou-Hote*, nous en partîmes pour nous rendre à la ville marchande. Nous avions le cœur péniblement affecté de nous être trouvés au sein d'une ville manchoue, et de n'avoir entendu parler constamment que la langue chinoise. Nous ne pouvions nous faire à l'idée d'un peuple apostat de sa nationalité, d'un peuple conquérant que rien ne distingue maintenant du peuple conquis, si ce n'est peut-être un peu moins d'industrie, et un peu plus de vanité. Quand ce Lama thibétain promit au chef tartare la conquête de la Chine, et lui prédit qu'il serait bientôt assis sur le trône de Péking, il lui eût parlé

plus vrai, s'il lui eût dit que son peuple tout entier, avec ses mœurs, son langage et son pays, allait s'engouffrer pour jamais dans l'empire chinois. Qu'une révolution jette à bas la dynastie actuelle, et les Mantchous seront obligés de se fondre dans l'empire. L'entrée de leur propre pays, entièrement occupé par les Chinois, leur sera même interdite. A propos d'une carte géographique de la Mantchourie, dressée par les PP. Jésuites, d'après l'ordre de l'empereur *Khang-Hi*, le père Duhalde dit qu'on s'est abstenu d'écrire des noms chinois sur cette carte; et il en donne la raison suivante: « De quelle « utilité serait-il à un voyageur qui parcourrait la Mant- « chourie, de savoir, par exemple, que le fleuve *Sakha- « lien-Oula* est appelé par les Chinois *Hé-Loung-Kiang*, « puisque ce n'est pas avec eux qu'il a à traiter, et que « les Tartares, dont il a besoin, n'ont peut-être jamais « entendu ce nom chinois? » Cette observation pouvait être juste du temps de *Khang-Hi*; mais aujourd'hui il faudrait évidemment prendre le contre-pied de ce qu'elle dit. Car en parcourant la Mantchourie, c'est toujours avec les Chinois qu'on a à traiter, et c'est toujours du *Hé-Loung-Kiang* qu'on entend parler, et presque jamais du *Sakhalien-Oula*.